

# Les familles face aux vulnérabilités

*Michel Oris,  
Nicolas Cauchi-Duval (éditeurs)*

Paris, 2018  
ISBN 978-2-9521220-8-5

ASSOCIATION INTERNATIONALE DES DÉMOGRAPHES DE LANGUE FRANÇAISE  
A I D E L F • 133, boulevard Davout – 75980 Paris Cedex 20 (France) – <http://www.aidelf.org>

## Les familles face aux vulnérabilités

Michel Oris et Nicolas Cauchi-Duval  
2018

Aude Martenot

La perception des événements de la vie familiale comme révélateurs des inégalités sociales à Mumbai

Julie Baillet

Les mères adolescentes au Mexique : transition ou basculement à l'âge adulte ?  
Comparaison de trois générations de femmes urbaines (1950-1980)

Élisa Abassi

« Devenir adulte » sans l'aide des parents ?  
Compositions et ressources parentales des jeunes en fin de placement à l'Aide Sociale à l'Enfance

Pierre Eloy

Les familles en situation de rue : de qui parle-t-on ? Repenser la question du sans-abrisme à travers  
l'exemple des familles dites « roms » visibles dans l'espace public parisien.

Pascale Dietrich-Ragon

L'entourage familial des personnes en situation de précarité résidentielle :  
force et faiblesse des liens familiaux dans l'exclusion du logement

Mehdi Le Petit-Guérin

Évaluation du Revenu de Solidarité Active :  
suivi de cohorte et estimation du non-recours en Gironde

Mai Lien Nguyen

Le rôle du crédit immobilier dans les difficultés financières des ménages

Laure Moguérou, Tatiana Eremenko, Xavier Thierry, Rose Prigent

Nouvelles dynamiques migratoires et conditions de vie des familles migrantes en France.  
Le cas des familles monoparentales immigrées

# La perception des événements de la vie familiale comme révélateurs des inégalités sociales à Mumbai (Inde)

MARTENOT Aude\*

## ■ Résumé

*Le parcours de vie d'un individu est jalonné de moments forts, parmi lesquels le cadre familial ressort comme central, en tant que lieu de vie et de développement durant l'enfance puis dans la construction de son propre foyer à partir de l'âge adulte. Cette contribution interroge ce constat au travers du regard porté sur leur propre vie par des Indiens et des Indiennes résidant à Mumbai (Inde). Nous nous centrons plus particulièrement sur la place accordée aux souvenirs touchant à la famille. Les résultats font ressortir les événements familiaux importants selon une perspective genrée, pour des personnes situées à diverses positions du parcours de vie, résidant dans la capitale économique du pays à l'aune du 21<sup>e</sup> siècle, soit dans un bidonville, soit dans un quartier mixte. Globalement, et malgré d'importantes nuances, les influences socioculturelles l'emportent sur le socioéconomique. Le bilan sur les inégalités de genre prend lui-aussi les teintes de l'ambivalence, dénotant une prégnance des traditions patriarcales en parallèle d'une montée des changements liés à la modernité, comme l'accès progressif des femmes au marché du travail.*

## Introduction

Dans plusieurs études conduites en Europe et en Amérique du Sud (Bonvalet & Lelièvre, 2012 ; Cavalli *et al.*, 2006 ; Gastrón & Lacasa, 2009), centrées sur le regard que les acteurs eux-mêmes portent sur les moments saillants de leur existence, le domaine familial a été identifié comme central. La vie familiale, celle qui engage directement l'individu ou qui le touche à travers ses proches, est la source principale des événements qui ont marqué la mémoire des personnes, et à travers elle leur identité personnelle. Si ce constat semble attesté en Occident ou dans des aires occidentalisées comme l'Amérique du Sud, peu de recherches ont été consacrées à cette thématique hors de l'espace atlantique, notamment dans des sociétés asiatiques souvent considérées comme plus collectives qu'individualistes, et particulièrement structurées par la famille élargie (Dribe, Manfredini & Oris, 2014, et plus spécifiquement pour l'Inde : Chasles, 2008 ; Loiselle-Léonard, 2001). Les analyses qui seront présentées ici sont originales car elles se basent sur des enquêtes réalisées dans deux quartiers de Mumbai respectivement en 2012 et en 2014. Quelque 1250 interviews ont permis de remplir des questionnaires comprenant trois volets, dont le premier porte sur les événements majeurs de l'année écoulée. C'est celui qui est exploité dans la présente contribution. Les résultats brossent un tableau des changements familiaux situés sur une temporalité courte, sélectionnés selon l'appréciation des répondants.

\* Global Studies Institute, Centre interfacultaire de gérontologie et d'études des vulnérabilités, PRN LIVES IP-213. Institut de démographie et socioéconomie, Université de Genève

Ceux-ci vivent dans un environnement chaotique marqué par une urbanisation largement incontrôlée dont une mégapole comme Mumbai, avec ses 21 millions d'habitants en 2011, est sans conteste l'un des moteurs. Cela se traduit par des conditions de vie souvent difficiles, avec plus de la moitié de la population vivant dans des bidonvilles et une haute prévalence de la pauvreté qui contraste avec la montée des classes moyennes, dessinant de profonds clivages sociaux (Gandhi, 2012 ; Henke & Schlaefli, 2009 ; Risbud, 2003). Si cette dimension socioéconomique est cruciale, l'étude explore aussi une société en transformation dont les traits culturels, souvent d'une extrême ancienneté, n'évoluent pas sans douleur. Marqués par le système des castes, ces traits sont manifestés et reproduits à travers des normes familiales (patriarcat, patrilinearité, virilocalité) qui affectent profondément la condition féminine, dans un pays où la préférence pour les garçons est manifeste, mais qui mettent aussi les hommes sous pression, comme nous le verrons ci-dessous plus en détail (Guilmoto, 2008 ; Joshi, 2016 ; Vella, 2003).

Dans un tel contexte, nous considérerons la vie familiale dans une double perspective, comme une ressource vitale pour les pauvres gens, ainsi que comme le lieu par excellence de (re)production des normes de genre. En considérant la place de la famille côté féminin comme côté masculin, à différents moments saisis du parcours de vie, certains dans un bidonville, les autres dans un quartier mixte, nous éclairerons les inégalités sociales dans une double perspective, socioéconomique et socioculturelle.

## Méthodologie d'une enquête mixte, quantitative et qualitative

Nos deux enquêtes ont été menées à travers la passation d'un questionnaire tiré d'une plus vaste étude : *Changements et événements au cours de la vie* (CEVI), initiée par le Prof. C. Lalive d'Épinay et S. Cavalli en 2003<sup>1</sup>. Cette étude utilise comme levier d'analyse le concept de changements biographiques et sociohistoriques et mobilise la subjectivité des acteurs, sans viser à un relevé « objectif » des événements de l'existence. Elle est donc conçue sur la base d'un questionnaire simple, avec des conditions méthodologiques réduites pour permettre une reproductibilité aisée – et bon marché – en tout temps et en tout lieu. Cette enquête n'a pas pour ambition d'être représentative au sens strict ; son échantillon est construit de manière non-aléatoire. Il doit, selon la convention de CEVI, atteindre un minimum de 500 individus, groupés le plus également possible entre cinq classes d'âge et entre les sexes, soit des sous-groupes comprenant au minimum 50 personnes.

Les groupes d'âge arbitrairement définis recouvrent l'entièreté de la vie adulte. Ce découpage est construit pour que chaque classe soit située dans une étape identifiable de la vie. La première est établie à 20-24 ans, soit l'entrée dans l'âge adulte. La seconde représente l'installation dans la vie professionnelle et familiale et se trouve à 35-39 ans. La troisième est déterminée à 50-54 ans, lorsque la vie professionnelle et familiale est avancée. L'avant-dernier groupe correspond au début de la retraite, à 65-69 ans. Enfin, la dernière, à 80-84 ans, équivaut à la notion nouvelle de « quatrième âge », c'est-à-dire la grande vieillesse, l'âge de la fragilité (Lalive d'Épinay et Cavalli, 2013). Ces différents âges chronologiques représentent des positions classiques de l'existence, largement étudiées sous le paradigme du parcours de vie (Cain, 1964 ; Fiske et Chiriboga, 1990). Un tel schéma de découpe de la vie

<sup>1</sup> Pour plus d'informations, voir : <http://www2.supsi.ch/cms/cevi/>

adulte est aussi utilisé dans la psychologie du *lifespan* (Heckhausen, Dixon, & Baltes, 1989). Toutefois, ces âges restent approximatifs, puisqu'ils subissent des variations temporelles et spatiales (Conway, Wang, Hanyu, et Haque, 2005 ; Hareven et Masaoka, 1988 ; Settersten, 2004). Il est loin d'être garanti que ce découpage, très marqué par le modèle occidental contemporain, représente les mêmes étapes de l'existence à Mumbai, mais il offre des possibilités d'analyses par contraste, ouvrant la voie à une compréhension du parcours de vie en milieu urbain indien.

Seuls les critères d'âge et de sexe sont imposés dans le choix des répondants, ce qui soutient plusieurs types de comparaisons : entre les individus interrogés selon leur cohorte d'appartenance et selon leur genre. De plus, lorsque le choix d'utiliser le questionnaire CEVI pour récolter des données sur la perception des parcours de vie à Mumbai a été validé, l'idée de creuser l'influence culturelle *versus* l'influence socioéconomique présente dans les réponses des Mumbaikars a émergé. Dès lors, après un premier terrain réalisé dans un secteur de bidonvilles, à Bandra, un second s'est déroulé deux ans plus tard dans un quartier mixte, à Santa Cruz. La particularité de nos données est donc de permettre de confronter les réponses obtenues par des femmes et des hommes de divers âges, dans deux zones d'une même ville présentant des niveaux socioéconomiques distincts.

Trois volets composent l'essentiel du questionnaire. Dans le cadre de ce papier, nous nous focalisons sur le premier de ces volets, rédigé sous la forme : *Dans le courant de la dernière année, y a-t-il eu des changements importants dans votre vie ?* Cette première interrogation met à l'épreuve les changements récents perçus par des individus se situant à différentes positions de la vie. Par ailleurs, selon les chercheurs qui se sont penchés sur la construction des parcours de vie dans le monde occidental, certaines phases de l'existence sont davantage propices aux changements que d'autres (Bidart, 2010). Ce premier volet du questionnaire permet de soumettre à examen cette affirmation, en observant la fréquence des événements proches mentionnés.

Par sa méthodologie, le format de son questionnaire ainsi que la taille de son échantillon, CEVI se conforme à une enquête quantitative. Toutefois, les réponses à ses principales questions permettent, outre des analyses quantitatives après codage, de laisser la place à une appréciation qualitative des raisons avancées par les participants pour justifier leurs choix. Des analyses de contenu ont déjà été effectuées sur les données de différents pays (Aeby, 2006 ; Guichard, 2015). L'outil offre donc des possibilités de mettre en œuvre des méthodes mixtes d'analyses selon la définition proposée par Mario Small (2011). En cela, il correspond à la nécessité cruciale en sciences sociales de repenser les méthodologies en renonçant à opposer quantitatif et qualitatif, afin de reconnaître que les fondements de l'interprétation sont multiples (Small, 2011).

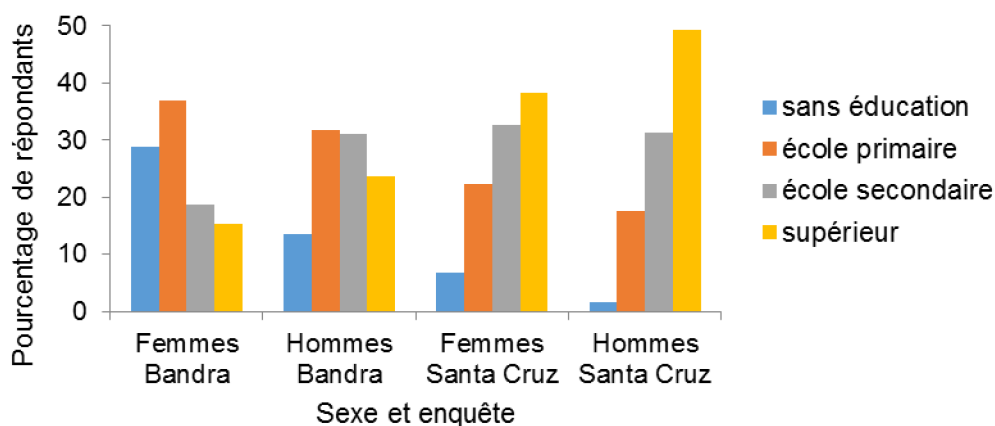
Au total, 1 255 personnes ont répondu, suivant une répartition équitable entre les sexes et les classes d'âge (voir tableau 1). La facilité d'abord des femmes entre elles, relevant de la culture indienne, ainsi que leur plus grande disponibilité durant la journée, explique qu'elles soient plus nombreuses à avoir accepté de répondre, particulièrement dans l'enquête à Bandra. Par ailleurs, l'espérance de vie des hommes et des femmes approximant 66-68 ans en Inde (Pison, 2013) et étant encore réduite dans un contexte de pauvreté urbaine, il a été difficile de rencontrer des personnes appartenant au groupe d'âge le plus élevé (80-84 ans). Concédonsons que dans un tel contexte, une cohorte comprenant ces âges avancés est artificielle et certainement constituée d'individus ne connaissant pas précisément leur date de naissance et évaluant *grosso modo* leur grand âge. Toutefois, il a été décidé de

conserver le même *design* d'enquête de la recherche CEVI. Enfin, si la répartition religieuse n'a pas été contrôlée, les proportions ne s'éloignent guère de celles observée dans la population de Mumbai, soit 56 % d'hindous, 37 % de musulmans et 7 % d'autres. Le pourcentage de musulmans est quand même plus élevé qu'attendu, mais cela s'explique parce que cette confession est surreprésentée parmi les pauvres en Inde.

**Tableau 1.** Personnes interviewées en 2012 et 2014, selon la classe d'âge et le genre<sup>2</sup>

	Bandra East (slums) 2012			Santa Cruz 2014		
	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	Total
20-24	63	77	140	63	63	126
35-39	56	89	145	65	72	137
50-54	59	59	118	66	72	138
65-69	58	63	121	67	69	136
80-84	50	59	109	52	33	85
<b>Total</b>	<b>286</b>	<b>347</b>	<b>633</b>	<b>313</b>	<b>309</b>	<b>622</b>

**Figure 1.** La répartition des répondants par niveau d'éducation, selon le sexe et l'enquête



En termes socioculturels, 22 % des répondants sont illettrés et 35 % n'ont reçu que la formation obligatoire de premier niveau (jusqu'à l'âge de 10 ans). Cette répartition est fortement liée à la classe d'âge. Comme dans l'ensemble des *slums* de Mumbai, la majorité des personnes de plus de 50 ans n'a pas été scolarisée, mais la plus grande partie des générations plus jeunes a suivi la scolarité primaire (Risbud, 2003). Une étude sociodémographique menée par Henke et Schläfli (2009) dans cinq des quartiers de Bandra Est confirme ce que nous indique la figure 1, tirée de notre échantillon recruté justement à Bandra. Les plus grandes divergences s'observent entre les deux quartiers et entre les genres, les femmes des bidonvilles étant les plus discriminées. Ainsi, 28 % des femmes et 14 % des hommes dans

<sup>2</sup> Une marge de plus ou moins deux ans a été acceptée dans les groupes d'âge (de quatre ans dans le cas des plus âgés) au moment de la récolte de données ; toutefois, pas souci de clarté, nous conservons dans ce texte l'étiquette des classes quinquennales.

les *slums* n'ont pas pu bénéficier d'une scolarisation formelle, des chiffres plus élevés que ceux avancés par la *National Family Health Survey* de 2005-06<sup>3</sup>.

Pour analyser les réponses données par les deux échantillons enquêtés, le choix a été d'adopter une démarche typologique. La taxinomie utilisée se base sur le contenu des événements mentionnés selon des domaines généraux (famille, éducation, etc.) et des sous-domaines plus précis (naissance des enfants, fin des études etc.), s'inspirant de la grille développée par Reese et Smyer (1983)<sup>4</sup>.

## La présence de la famille dans les événements récents de la vie

### La famille supplantée par la santé

**Tableau 2.** Les domaines de changements récents mentionnés par le plus d'individus

		Bandra East		Santa Cruz East	
		%	<i>n</i>	%	<i>n</i>
Domaine comprenant:	<b>Santé</b>	30	188	26	162
	<i>Maladie</i>	19	119	8	49
	<i>Opération, hôpital</i>	6	40	4	24
	<i>Amélioration</i>	5	29	4	23
	<i>Accident</i>	3	21	3	19
Domaine comprenant:	<b>Famille</b>	15	96	10	63
	<i>Mariage</i>	7	45	4	22
	<i>Naissance</i>	7	43	4	25
Domaine comprenant:	<b>Profession</b>	12	73	9	58
	<i>Changement, reprise travail</i>	7	46	4	22
	<i>Licenciement, chômage</i>	3	17	1	6
	<i>Promotion, reconnaissance</i>	2	11	3	16
	<b>Economie</b>	6	38	7	44
Domaine comprenant:	<b>Education</b>	5	33	5	33
	<i>Réussite scolaire</i>	3	16	3	18
	<i>Début, reprise formation</i>	1	9	1	5
	<b>Décès</b>	4	25	3	19

Le tableau 2 montre que, contrairement à ce qui a pu être observé dans les pays occidentaux (Cavalli & Lalive d'Épinay, 2008 ; Gastrón & Lacasa, 2009), le domaine familial n'est pas le plus important. Il est supplanté par la santé, mentionnée par quelque 30 % des individus interrogés à Bandra et 26 % à Santa Cruz. La famille est néanmoins un domaine conséquent. Entre 10 et 15 % des interviewés évoquent au moins un changement qui y est relatif, principalement des mariages et des naissances. De fait, l'évocation des décès a été regroupée dans une catégorie à part, mais en fait ces disparitions concernent toutes des membres de la famille et pourraient donc être ajoutées au domaine familial. Cela porterait

<sup>3</sup> International Institute for Population Sciences (IIPS) and Macro International, *National Family Health Survey (2005-06), India : Volume 1*, IIPS, 2007, Mumbai, p. 28.

<sup>4</sup> Cette typologie correspond au classement qui a été effectués dans toutes les enquêtes CEVI. Pour plus d'informations, voir Lalive d'Épinay et Cavalli (2007).

les personnes qui citent un événement familial à 19 % des habitants de *slums* et 13 % des résidents de Santa Cruz, soit toujours moins que la santé qui domine bel et bien la vie au quotidien, la temporalité courte des habitants de Mumbai, illustrant par là une insécurité d'existence. Certes, entre les deux quartiers, ce sont les pauvres qui évoquent davantage des changements familiaux, mais aussi des problèmes de santé ; les écarts entre Bandra et Santa Cruz ne sont d'ailleurs pas très marqués.

## Une perception culturelle spécifique de changements familiaux classiques

Même s'ils ne dominent pas, ce qui est singulier, les événements familiaux qui ont marqué la dernière année de nos répondants ne se différencient pas des résultats observés dans d'autres enquêtes (Cavalli & Lalive d'Épinay, 2008 ; Gastrón & Lacasa, 2009) : comme nous venons de l'évoquer, ce sont les mariages, les naissances et les décès ; à peine cinq divorces ou séparations sont mentionnés. Pour atteindre les marqueurs culturels spécifiques, il faut se pencher sur la manière dont les réponses sont amenées. Ainsi, bien que la plupart des mariages [47 sur 68 mentions] soient annoncés sobrement « *My daughter got married* » (H, Bandra, 50-54 ans), se discernent aussi des évocations de l'union comme un moment de transformations des configurations familiales, notamment suite à l'arrivée de la bru dans le foyer : « *My daughter got married and I became a mother in law* » (F, Santa Cruz, 50-54 ans) ; « *My brother in law got married. I got new friend in house* » (F, Bandra, 20-24 ans) [10 mentions sur 68]. Par ailleurs, onze mentions font référence à des conflits (ou à la cessation de conflits) au sein de la famille élargie : « *Since we have joint family. There is always fight in the family* » (H, Bandra, 50-54 ans).

Dans la tradition indienne, les parents ont le devoir de marier leur fille et les frères attendent communément que toutes leurs sœurs soient mariées avant de le faire (Joshi, 2016). Cette pression qui repose sur les épaules des parents transparaît également dans les témoignages récoltés, quoique relativement peu [5 mentions sur 68] « *My daughter got married and that is no longer a burden* » (F, Bandra, 65-69 ans). Enfin, la dot n'est évoquée qu'une fois sur les 68 mentions, ce qui est bien peu si l'on considère que la plupart des mariages impliquent une telle transaction (Loiselle-Léonard, 2001).

Les changements mentionnant des naissances sont aussi des illustrations de la préférence du fils en Inde, avec quelques nuances (pas de différences flagrantes ont été constatées entre les niveaux socioéconomiques des individus). Sur les 70 naissances ou grossesses évoquées, tout lien familial confondu (enfants, petits-enfants, etc.), 31 concernent la joie d'avoir un garçon, de manière explicite ou même soulignée : « *I delivered a boy after 2 daughters. Family members wanted a son* » (F, Bandra, 35-39 ans). Moitié moins de mentions (15) annoncent l'arrivée d'une fille de manière neutre ou même heureuse : « *Baby girl born to me. I think she is Laxmi<sup>5</sup>* » (H, Santa Cruz, 35-39 ans). À ces dernières, il faut ajouter trois mentions de naissances féminines ayant une portée ambiguë : l'une à cause du coût qu'a entraîné la césarienne et les deux autres positives, mais avec la précision que c'est le cas uniquement car elles surviennent après des naissances de garçon « *Last year got baby girl. We wanted girl only because we already have son* » (H, Bandra, 20-24 ans). Enfin, quatre mentions laissent transparaître le soulagement d'avoir un enfant (quel que soit son sexe), car l'attente de la grossesse depuis le mariage a duré : « *I was trying for a baby from two and half years and I was successful* » (Santa Cruz, F, 35-39 ans).

<sup>5</sup> Déesse de la fortune, de l'abondance, qui apporte la prospérité selon la religion hindoue.



## La famille aux divers âges de la vie

Les groupes d'âge interrogés ne mentionnent pas la famille avec la même prégnance. Dans les cohortes les plus âgées, un moindre pourcentage d'individus évoque des changements familiaux, les problèmes de santé prenant nettement l'ascendant (cf. tableaux 3 et 4).

**Tableau 3.** Les 5 domaines de changements récents mentionnés par le plus grand pourcentage d'individus selon la classe d'âge, à Bandra East

20-24 ans	%	35-39 ans	%	50-54 ans	%	65-69 ans	%	80-84 ans	%
Profession	23	Santé	26	Santé	26	Santé	46	Santé	42
Famille	21	Famille	15	Famille	17	Famille	14	Famille	7
Education	16	Profession	15	Profession	12	Economie	8	Décès	4
Santé	13	Economie	11	Economie	6	Décès	7	Déménager	4
Self	5	Divers	8	Déménager	4	Profession	5	Divers	2

**Tableau 4.** Les 5 domaines de changements récents mentionnés par le plus grand pourcentage d'individus selon la classe d'âge, à Santa Cruz East

20-24 ans	%	35-39 ans	%	50-54 ans	%	65-69 ans	%	75-84 ans	%
Famille	17	Santé	19	Santé	2	Santé	39	Santé	48
Education	17	Profession	18	Famille	9	Profession	7	Famille	7
Profession	13	Famille	11	Evé. historique	9	Famille	7	Décès	4
Santé	11	Economie	10	Economie	9	Economie	6	Déménager	4
Economie	8	Education	6	Activités	7	Décès	4	Profession	2

La question posée exigeait de mentionner des événements récents ; ainsi, selon l'âge de l'enquêté, ce n'est pas le même acteur qui est au centre du changement, suivant une logique chronologique. Son propre mariage et ceux de ses frères/sœurs (membres de la même génération) se retrouvent essentiellement cités par les jeunes. Par contre, les unions des enfants sont plutôt évoquées par les 35-39, 50-54 et 65-69 ans ; que cela soit possible dès 35-39 ans illustre l'âge toujours très faible au premier mariage en Inde<sup>6</sup>. Dans la même logique, lorsque les 20-24 et 35-39 ans parlent de naissances, il s'agit majoritairement d'eux-mêmes entrant dans la parentalité, alors que dans le cas des 50-54, 65-69 et 80-84 ans, cela concerne surtout les enfants (à travers les naissances des petits-enfants).

Les différenciations sociales sont peu apparentes. En effet, d'un quartier à l'autre, ce sont les mêmes changements familiaux qui sont mentionnés par les classes d'âge, à l'exception des 20-24 ans. Dans les bidonvilles de Bandra, les naissances et les mariages prévalent alors qu'à Santa Cruz ce sont les rencontres qui sont citées avant tout par les jeunes. Traduction indienne oblige, lorsque l'on parle de rencontre, il s'agit en fait des fiançailles. Les jeunes parlent majoritairement de leurs propres fiançailles, alors que lorsque ces mentions apparaissent dans les autres groupes, c'est plutôt pour rappeler celles de leurs enfants. Si les mariages sont plus mentionnés à Bandra, c'est essentiellement

<sup>6</sup> L'âge médian au mariage des femmes indiennes ne s'est que très légèrement élevé au fil du 20<sup>e</sup> siècle, tout en restant extrêmement précoce : de 16 ans en 1951-1961 (respectivement 22 ans pour les hommes), il est passé à 17 ans en 2005-2006 (respectivement 23 ans) (Véron, 2008).

le fait d'évoquer celui des enfants ou de la fratrie, avant soi-même. À Santa Cruz par contre, c'est sa propre union qui est évoquée, autant ou davantage que celle des autres membres de la famille. Concernant les divergences entre les âges de la vie, il semble que les jeunes des bidonvilles entrent dans l'âge adulte plus tôt que leurs pairs du quartier de classes moyennes inférieures. Ils citent plus d'événements de la vie (mariage, naissance,...) et plus de jeunes de l'échantillon de Bandra sont mariés et déjà parents.

## Nuancer le clivage des genres

### Les écarts femmes-hommes dans la perception des événements familiaux

Les femmes sont plus nombreuses à mentionner la famille que les hommes dans les deux quartiers (voir tableaux 5 et 6). Cependant, parmi les individus de classe moyenne interrogés, les divergences de mentions sont plus creusées entre les sexes que parmi les ressortissants des bidonvilles. Ce sont principalement les naissances et les mariages qui font la différence. Huit pourcents des femmes des *slums* évoquent des naissances contre 5 % des hommes, et 6 % des épouses le font à Santa Cruz contre 3 % des maris. Les mariages sont mentionnés par 7 % des femmes comme des hommes de Bandra, mais seulement par 5 % des femmes et 2 % des hommes de Santa Cruz. Des différences relativement faibles au final, mais qui laissent apparaître une focalisation un peu plus grande des femmes autour de leur couple, de leur(s) enfant(s).

**Tableau 5.** Les sept domaines de changements récents mentionnés par le plus grand pourcentage d'individus selon le sexe, à Bandra East

<b>Femmes</b>	<b>%</b>	<b>Hommes</b>	<b>%</b>
<b>Santé</b>	<b>34</b>	<b>Santé</b>	<b>25</b>
<i>Maladie</i>	<i>19</i>	<i>Maladie</i>	<i>14</i>
<i>Opération, hôpital</i>	<i>8</i>	<i>Déclin graduel</i>	<i>5</i>
<i>Amélioration</i>	<i>7</i>	<i>Opération, hôpital</i>	<i>5</i>
<i>Déclin graduel</i>	<i>6</i>		
<b>Famille</b>	<b>17</b>	<b>Profession</b>	<b>15</b>
<i>Naissance</i>	<i>8</i>	<i>Changement, reprise</i>	<i>9</i>
<i>Mariage</i>	<i>7</i>	<i>travail</i>	<i>4</i>
		<i>Licenciement, chômage</i>	
<b>Profession</b>	<b>9</b>	<b>Famille</b>	<b>13</b>
<i>Changement, reprise</i>	<i>6</i>	<i>Mariage</i>	<i>7</i>
<i>travail</i>	<i>2</i>	<i>Naissance</i>	<i>5</i>
<i>Licenciement, chômage</i>			
<b>Economie</b>	<b>6</b>	<b>Economie</b>	<b>6</b>
<b>Divers</b>	<b>6</b>	<b>Education</b>	<b>5</b>
<b>Education</b>	<b>5</b>	<b>Décès</b>	<b>4</b>
<b>Décès</b>	<b>4</b>	<b>Déménagement</b>	<b>2</b>

**Tableau 6.** Les sept domaines de changements récents mentionnés par le plus grand pourcentage d'individus selon le sexe, à Santa Cruz East

<b>Femmes</b>	<b>%</b>	<b>Hommes</b>	<b>%</b>
Santé	24	Santé	28
<i>Déclin graduel</i>	10	<i>Maladie</i>	8
<i>Maladie</i>	8	<i>Déclin graduel</i>	6
<i>Amélioration</i>	4	<i>Opération, hôpital</i>	5
<i>Opération, hôpital</i>	3	<i>Accident</i>	5
Famille	12	Profession	
<i>Naissance</i>	6	<i>Changement, reprise</i>	13
<i>Mariage</i>	5	<i>travail</i>	5
Education	7	<i>Promotion, reconnaissance</i>	4
Profession		Economie	9
<i>Changement, reprise</i>	6	Famille	8
<i>travail</i>	2	<i>Naissance</i>	3
<i>Promotion, reconnaissance</i>	1	<i>Mariage</i>	2
<i>Licenciement, chômage</i>	1	Evénements historiques	5
Economie	5	Activités	5
Evénements historiques	3	Education	4
Décès	3		

## Les autres domaines de la vie

Pour creuser les différenciations de genre, les autres domaines que la famille ont aussi leur importance, car ils pourraient suggérer des investissements distincts dans les sphères privée et publique. En l'occurrence, la santé est surtout mentionnée par des femmes vivant à Bandra. Ce constat ne peut cependant pas automatiquement être rapporté à une tendance au *care*<sup>7</sup> ou à une préoccupation plus grande du bien-être de la famille portée par les femmes. En effet, c'est dans une même proportion que les hommes qu'elles se mettent elles-mêmes – plutôt que leurs proches – au centre de ces événements.

Les questions de santé sont moins invoquées par les individus interrogés dans un quartier de classe moyenne comme Santa Cruz, sauf en ce qui concerne les accidents. Ces derniers sont particulièrement présents dans la mémoire des hommes qui, inversement, signalent moins de maladies. Ce constat laisse songeur, lorsque l'on sait que les individus pauvres en Inde sont plus souvent obligés de pratiquer des métiers à risque ou de vivre dans des lieux mal protégés. Ces accidents seraient-ils plus fatals et donc laisseraient-ils moins de témoins pour en parler ? De leur côté, les hommes vivant à Santa Cruz sortent-ils davantage dans la ville (pour se rendre à leur travail par exemple) ce qui accroîtrait les dangers d'accidents de la route par exemple ? C'est ce que suggèrent des résultats sur les causes de

<sup>7</sup> Le *care* signifie à la fois les soins, l'attention, les sollicitudes (rémunérés ou non) apportés aux proches pour améliorer leur bien-être, leur situation de santé (Razavi, 2007).

décès à Ouagadougou (Rossier, Soura, Lankoande, & Roch, 2016), mais nos données ne permettent pas de le certifier pour Mumbai. Toutefois, cela corrobore le constat fait ces dernières décennies d'une augmentation des accidents de cause non-naturelle en Inde (Upadhyay, 2012).

De son côté, la sphère professionnelle reste plus mentionnée par les hommes. Ceci est surtout vrai à Bandra, dans les bidonvilles dont la population masculine travaille en grande partie dans le secteur informel et pour qui trouver un emploi, un revenu est une pression constante et quotidienne (Henke & Schlaefli, 2009 ; Risbud, 2003). Avoir un travail, changer de poste, reprendre le travail est davantage mentionné par les hommes à Bandra (9 %) et à Santa Cruz (5 %) que par les femmes de ces quartiers (respectivement 6 % et 2 %). De la même manière, la promotion ou la reconnaissance professionnelle est indiquée par 3 % des hommes dans les *slums* et 4 % des répondants de Santa Cruz, contre à peine 1 % des femmes dans chacun des deux quartiers. Les licenciements et le chômage sont bien plus évoqués par les hommes de Bandra (4 %) que les autres groupes. Quel que soit le type de mention professionnelle, les femmes ont moins tendance à en parler que les hommes, ce qui correspond au fait que les Indiennes, une fois mariées surtout, accèdent beaucoup moins au marché du travail que les hommes et ont pour tâche de s'occuper du foyer.

Le double standard de vie masculin et féminin se retrouve encore plus spécifiquement lorsqu'est analysée l'identité de la personne concernée par le changement récent. Dans près de la moitié des citations concernant le travail et faites par des femmes (49 % à Bandra et 41 % à Santa Cruz), c'est en réalité un autre membre (masculin) de la famille (conjoint, enfant ou fratrie) qui est concerné. À l'inverse, entre 80 % (à Santa Cruz) et 95 % (à Bandra) des mentions faites par des hommes les concernent directement. Cela souligne à quel point la responsabilité du revenu du foyer incombe aux Indiens, sur qui est exercée une pression conséquente. Toutefois, ce n'est pas une situation unidirectionnelle, puisque plus de la moitié des mentions professionnelles des femmes les concernent elles-mêmes : dans une vaste ville comme Mumbai, les femmes de classes inférieures et moyennes commencent à prendre place dans l'espace public, par les études mais aussi par l'accès à la carrière.

L'éducation et l'économie – ressortissant traditionnellement de la sphère publique – sont en effet aussi largement mentionnées par les femmes. C'est le cas de la réussite scolaire à Bandra, par exemple. Ces événements concernent majoritairement la personne elle-même, mais aussi ses enfants. Par exemple la fierté de voir les enfants réussir leurs études : « *My daughter passed 15th grade<sup>8</sup> with first class. She got award* » (F, Bandra, 50-54 ans) ; ou simplement l'inquiétude de pouvoir nourrir ses enfants : « *Price rise has taken place. It is difficult to run the household* » (F, Santa Cruz, 35-39 ans). Les contraintes financières (l'économie) sont mentionnées par les femmes et les hommes de manière relativement égalitaire à Bandra. À Santa Cruz, les chiffres divergent quelque peu (5 et 3 %) mais les préoccupations sont identiques : inflation, augmentation des dépenses et des prix, perte de revenu.

En résumé les femmes ne sont pas si cantonnées que cela à la sphère privée, tout au moins pour ce que leur perception subjective des changements récents de la vie laisse entrevoir.

<sup>8</sup> En Inde, l'école primaire dure huit ans (habituellement jusqu'à 14 ans) puis vient l'école secondaire (collège) d'une durée de deux ans. À ce moment, les étudiants passent le diplôme nommé 10th Standard. Ensuite viennent deux années d'école secondaire supérieure afin de passer le 12th standard, le diplôme le plus élevé avant l'Université. Ainsi, passer le 15th degré signifie obtenir un bachelors universitaire.

## Discussion conclusive

La littérature accorde à la famille une place centrale au cœur de la société indienne et de ses valeurs. L'emphase est sur des continuités millénaires, la résistance du système des castes, de l'endogamie, du patriarcat, tendant à donner une image passablement monolithique des familles indiennes et de leur vie. Les résultats des enquêtes menées dans les bidonvilles de Bandra East et dans un quartier mixte (Santa Cruz East) dessinent un portrait à la fois réaliste et nuancé. Certes, la question étudiée ici, même si elle remplit plutôt bien sa fonction de levier faisant ressortir de multiples dimensions de vie, ne peut tout révéler ; le jeu des dits et non-dits n'en reste pas moins instructif.

Mariages et naissances enchaînent les générations selon une logique patrilinéaire. Même si elle est mise en cause par des lois comme celle de 2005 sur le partage des héritages entre enfants des deux sexes, ces changements législatifs affectent peu la population, et la préférence pour les fils ressort tant explicitement qu'implicitement. En ce sens, nos résultats confortent la littérature existante selon laquelle la femme indienne obtient du respect avant tout lorsqu'elle devient mère, plus précisément si elle met au monde un garçon (Loiselle-Léonard, 2001). Si elle n'enfante pas un enfant mâle, de lourdes pressions peuvent s'abattre sur elle de la part de sa belle-famille et de son mari, pouvant aller jusqu'à la répudiation. Pour autant, les témoignages des interviewés de Bandra et Santa Cruz montrent que la naissance de filles peut être une source de joie. Ceci nous rappelle qu'avec un sex-ratio à la naissance de l'ordre de 109.4 garçons pour 100 filles à l'échelle de l'Inde en 2011 (Véron & Nanda, 2011), la discrimination existe mais aussi qu'une majorité de couples indiens ne la pratique pas.

De même, les données récoltées à Mumbai confirment la continuité d'un autre trait de la famille indienne présenté comme fondamental : la virilocalité. Selon cette pratique, les épouses partent habiter sous le toit de la belle-famille au moment du mariage et quittent donc le nid originel. Elles sont alors obligées de s'intégrer à cette belle-famille élargie ce qui, en tant que dernière arrivée, représente souvent une nouvelle forme de dépendance (Loiselle-Léonard, 2001). Nos analyses amènent à nouveau la nuance. D'abord, le ménage nucléaire est le modèle familial dominant dans les *slums*, simplement en raison des conditions de logement. Ensuite, les témoignages récoltés portent une évaluation ambivalente, neutre, voire favorable à ce changement de situation (« [...] *j'ai eu une nouvelle amie à la maison* »), tout en évoquant la famille élargie, lorsqu'elle existe, comme un espace parfois conflictuel.

Dans la religion hindoue, largement majoritaire en Inde, le mariage est strictement associé à l'endogamie de caste (Joshi, 2016)<sup>9</sup>. Généralement, les unions sont arrangées par les familles, qui choisissent les candidats et négocient une dot financée par la famille de l'épouse. Selon Loiselle-Léonard (2001), à l'orée du 21<sup>e</sup> siècle, 95 % des mariages étaient encore arrangés et accompagnés d'une dot, alors même que cette dernière est sensée être interdite par la Constitution depuis 1961. Tant la dot et les violences qu'elle génère que la minorité de « mariages d'amour »<sup>10</sup> exogames sont des objets médiatiques, mais à Bandra et Santa Cruz, ils sont à peine, voire pas du tout cités et, tout comme la religion et les castes, restent essentiellement dans le non-dit. Il est difficile d'interpréter ce silence,

<sup>9</sup> Les autres religions présentes en Inde se sont adaptées à ce système de caste et fonctionnent souvent d'une manière similaire en ce qui concerne la famille.

<sup>10</sup> À l'opposé du mariage arrangé endogame, il existe le mariage mixte (entre langues, religions ou castes), appelé dans le langage courant un « mariage d'amour ». Dans ce cas, les conjoints ont fait leur choix seuls, en général sans obtenir l'accord de leurs familles.

mais il suggère une intériorisation si forte qu'elle va sans dire, ce qui nous ramène à l'ambivalence des témoignages collectés.

Alors que c'était une nos hypothèses de départ, les différences socioéconomiques dans le report et la perception des événements familiaux sont faibles. Seul un effet de calendrier avec une entrée dans l'âge adulte plus précoce dans les bidonvilles (mariage et naissance des enfants) ressort, ainsi qu'un peu plus de citations à Bandra de l'enjeu majeur tel qu'il est perçu dans les deux cas : la santé. Que cette dernière dépasse la famille – par ailleurs nettement – dans la mémoire à temporalité courte des événements de la vie est unique à notre connaissance, et illustre à quel point les habitants de Mumbai sont conscients à la fois de vivre dans un environnement délétère (Nangia & Thorat, 2000) et d'avoir besoin de cette ressource pour gagner leur vie (Risbud, 2003). La protection sociale en Inde ne couvre qu'une part minime de la population, dont sont largement exclus les pauvres et les classes moyennes (Antoine & Golaz, 2010). Il faut donc nuancer la primauté de la santé et ne pas l'interpréter comme un moindre intérêt pour la famille, car justement cette dernière tient un rôle capital, en servant à la fois d'assurances sociales (vieillesse, chômage etc.) et de lieu de partage des ressources (Guérin, 2008).

Si globalement, et non sans nuances, les influences socioculturelles l'emportent sur le socioéconomique, le bilan sur les inégalités de genre, sur les discriminations envers les femmes, prend lui-aussi les teintes de l'ambivalence. Alors que la littérature met l'accent sur le maintien du contrôle exercé par l'homme sur la femme (Bourgeois, 2013), dans nos échantillons, tant concernant la perception des événements récents familiaux que sanitaires, les différences entre hommes et femmes, du point de vue quantitatif comme qualitatif, sont somme toute faibles.

Dans les domaines économiques et professionnels, les recherches existantes soulignent la forte séparation des tâches selon le genre entre sphères publique et privée, ce qui participe au manque d'indépendance féminine (Guérin, 2008). L'épouse est responsable de l'éducation de ses enfants, de la tenue du ménage et de son harmonie. Même au sein d'un foyer dont la gestion est reléguée aux membres féminins, l'égalité n'est pas obligatoirement de mise. Des marques de discriminations sont visibles au quotidien, par exemple lorsque les hommes mangent avant les femmes. Dans la sphère publique, les obligations financières reposent sur les épaules du mari, qui doit assurer la subsistance du ménage (Guérin, 2008 ; Loïselle-Léonard, 2001). Néanmoins, en pratique, ce sont souvent les femmes qui se chargent de l'organisation financière et de la comptabilité (Guérin, 2008).

En comparaison, nos résultats confirment que la vie professionnelle, le monde économique, sont encore largement l'apanage – et la charge – des hommes, qui font l'objet d'une pression constante pour assurer leur fonction de *breadwinner* dans un contexte économique marqué, en particulier dans les bidonvilles, par l'économie informelle et le sous-emploi. Pour autant, le contraste est loin d'être absolu. Une proportion significative des femmes, aussi bien des classes pauvres que moyennes, s'engage dans l'espace public et se sent directement concernée par l'économie ou la qualité de l'éducation. L'autonomie réduite, la subordination aux hommes de la famille, d'abord le père puis le mari, enfin ses fils (Vella, 2003), ne ressortent pas de nos témoignages. Seule, comme nous l'avons vu, la satisfaction face à la naissance de garçons exprime ouvertement la discrimination envers les femmes.

En somme, interroger directement la subjectivité des personnes, y accorder une pleine valeur, ne nous fait pas entrer en contradiction avec les nombreuses recherches de qualité qui ont été consacrées à la population et aux familles de l'Inde, en particulier de ses grandes métropoles. Mais cette approche,

qui donne la parole aux acteurs et actrices eux/elles-mêmes, met en évidence les ambivalences d'une société qui, malgré le poids des traditions, change sous l'effet des grandes logiques de la globalisation et d'une économie émergente, mais aussi sous l'impact lent et obstiné de ses membres.

## Bibliographie

- Aeby G. 2006. *L'impact de l'histoire sur les mémoires individuelles*, Mémoire de licence, Genève, Université de Genève.
- Antoine P., Golaz V. 2010. Vieillir au sud : une grande variété de situations, *Autrepart*, 1(53), 3-15.
- Bidart C. 2010. Bifurcations biographiques et ingrédients de l'action, in Bessin Marc, Bidart Claire, Grossetti Michel (dir), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, pp. 224-238.
- Bonvalet C., Lelièvre E. 2012. *De la famille à l'entourage. L'enquête biographies et entourage*, Paris, Éditions de l'INED, 472 p.
- Bourgeois I. 2013. *Le droit international localement pour et par les femmes indiennes : la protection contre la violence domestique à Mumbai, Inde*, Mémoire de Master, Montréal, Université de Montréal.
- Cain L. D. 1964. The Life Course and Social Change, in Faris Robert E. L. (dir), *Handbook of Modern Sociology*, Chicago, Rand McNally, p. 522-529.
- Cavalli S., Aeby G., Battistini M., Borloz C., Bugnon G., De Carlo I., Rosenstein E. 2006. *Âges de la vie et changements perçus*, Genève, Université de Genève, 134 p.
- Cavalli S., Lalive D'épinay C. 2008. L'identification et l'évaluation des changements au cours de la vie adulte, *Schweizerische Zeitschrift für Soziologie*, 34(3), 453-472.
- Chasles V. 2008. Femmes en Inde. *L'information géographique*, 72(1), 57-69.
- Conway M. A., Wang Q., Hanyu K., Haque S. 2005. A cross-cultural investigation of autobiographical memory. On the universality and cultural variation of the reminiscence bump, *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 36(6), 739-749.
- Dribe M., Manfredini M., Oris M. 2014. The roads to reproduction. Comparing life course trajectories in preindustrial Eurasia, in Lundh Christer, Kurosu Satomi (dir), *Similarity in difference. Marriage in Europe and Asia, 1700-1900*, Harvard, Massachusetts Institute of Technology Press, pp. 255-287.
- Fiske M., Chiriboga D. A. 1990. *Change and continuity in adult life*, San Francisco, Jossey-Bass Publishers, 342 p.
- Gandhi S. 2012. Economics of Affordable Housing in Indian Cities : The Case of Mumbai, *Environnement and Urbanization Asia*, 3, 221-235.
- Gastrón L., Lacasa D. 2009. La percepció de canvis en la vida de homes y mujeres, segun la edad, *Població y sociedad*, 16, 3-28.
- Guérin I. 2008. L'argent des femmes pauvres : entre survie quotidienne, obligations familiales et normes sociales, *Revue française de Socio-Économique*, 2(2), 59-78.
- Guichard E. 2015. *Mémoires de crises en Amérique Latine : L'histoire vue par ses acteurs*, Thèse de doctorat, Genève, Université de Genève.
- Guilmoto C. Z. 2008. L'économique, le social et le spatial. Les trois dimensions de la surmasculinité juvénile en Inde, *Population*, 63(1), 93-122.

- Hareven T. K., Masaoka K. 1988. Turning Points and Transitions : Perceptions of the Life Course, *Journal of Family History*, 13(1), 271-289.
- Heckhausen J., Dixon R. A., Baltes P. B. 1989. Gains and losses in development throughout adulthood as perceived by different adult age groups, *Developmental Psychology*, 25(1), 109-121.
- Henke J., Schlaefli K. 2009. *Integrating Poverty Reduction, Primary Health Care and Women Empowerment : The Example of the Women of India Network in the Slums of Mumbai, India*, Mémoire de Master, Genève, Université de Genève.
- International Institute for Population Science. 2007. *National Family Health Survey (NFHS-3) 2005-06 : India*, (Vol. 1), Mumbai, 765 p.
- Joshi M. 2016. Femmes, de l'objet au sujet du mariage : discours sur le statut des épouses et les mariages mixtes en Inde, *Revue Miroirs*, 2(4), 100-113.
- Lalivé D'épinay C., Cavalli S. 2007. Changements et tournants dans la seconde moitié de la vie, *Gérontologie et Société*, 121, 45-60.
- Lalivé D'épinay C., Cavalli S. 2013. *Le quatrième âge ou la dernière étape de la vie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 139 p.
- Loiselle-Léonard M. 2001. Mariage arrangé, dot et migration : une combinaison à risque pour une femme hindoue, *Canadian Social Work Review*, 18(2), 305-319.
- Nangia S., Thorat S. 2000. *Slum in a metropolis : the living environment*, Delhi, Shipra Publications, 162 p.
- Pison G. 2013. Tous les pays du monde (2013), *Population & Sociétés*, 503, 1-4.
- Razavi S. 2007. *The political and social economy of care in a development context. Conceptual issues, research questions and policy options*, Gender and Development, Programme Paper 3, UNRISD, 40 p.
- Reese H. W., Smyer M. A. 1983. The Dimensionalization of Life Events, in : Callahan Edward J., McCluskey Kathleen A. (dir), *Life-Span Developmental Psychology. Nonnormative life events*, New York, Academic Press, 325 p.
- Risbud N. 2003. Urban Slums Reports : The case of Mumbai, India, in : *Understanding slums : Case Studies for the Global Report on Human Settlements*, UN Habitat.
- Rossier C., Soura A., Lankoande B., Roch M. 2016. Health disparities on the periphery of Ouagadougou, in Ramiro Fariñas Diego, Oris Michel (dir), *New Approaches to Death in Cities during the Health Transition*. New York, Springer, pp. 217-241.
- Settersten R. A. 2004. Age Structuring and the Rhythm of the Life Course, in Mortimer Jeylan T., Shanahan Michael J. (dir), *Handbook of the Life Course*, New York, Springer, pp. 81-98.
- Small M. L. 2011. How to Conduct a Mixed Methods Study : Recent Trends in a Rapidly Growing Literature, *Annual Review of Sociology*, 37, 57-86.
- Upadhyay P. R. 2012. An overview of the burden of non-communicable diseases in India, *Iranian Journal of Public Health*, 41(3), 1-8.
- Vella S. 2003. Éthique et pratiques reproductives : les techniques de sélection sexuelle en Inde, *Autrepart*, 28(4), 147-163.
- Véron J. 2008. La démographie de l'Asie du sud des années 1950 aux années 2000. Synthèse des changements et bilan statistique. *Population*, 63(1), 7-92.
- Véron J., Nanda A. K. 2011. Recensement de l'Inde de 2011 : 181 millions d'habitants de plus en dix ans, *Population et sociétés*, 478, 1-4.